

L'Arabie du Sud Préislamique

par Etienne RENAUD

La Préhistoire.

On trouve en Arabie du Sud des traces de peuplement à l'époque préhistorique. Les plus anciennes que l'on connaisse correspondent au paléolithique inférieur : restes d'outils caractéristiques de la phase dite «acheuléenne» (pierres éclatées sur les bords) dans le Rub^c al-Khâli et les montagnes près de Najrân.

Au Nord-Yémen, on connaît des sites de paléolithique moyen, l'un dans les collines près de Mocha, l'autre près de l'ancien aéroport de Ta'izz (Gus Van Beek, 1964). Mais c'est surtout dans le Wâdi Haḍramawt qu'ont été identifiés plus d'une centaine de sites, avec des outils en éclats de silex (industrie levalloisienne, Glen H. Cole, 1961-1962). Contrairement à ce que l'on rencontre en Europe ou en Afrique, ces sites n'ont pas été trouvés dans des cavernes.

Un peuplement néolithique (outils en lames, pointes de flèches), est attesté sur la frange sud du Rub^c al-Khâli, jusqu'à une date de 3.000 avant Jésus-Christ, ce qui indiquerait un important retard par rapport au reste du Proche-Orient.

Signalons la présence au Nord-Yémen, de dolmens (par exemple, le site de Mâryah à 20 kms à l'ouest de Dhamâr) et d'alignements (Jabal al Hâmili, à 4 kms au nord, depuis le km 86 de la route de Taiz à Hodeidah).

Les Débuts de l'Histoire.

Les premières cultures de haut degré en Arabie du Sud apparaissent sans transition, probablement autour de la fin du deuxième millénaire avant J. C. (Mentionnons une fois pour toutes que la chronologie sud-arabe est un problème encore très contesté et l'on peut rencontrer des écarts de

plusieurs siècles entre les partisans d'une chronologie longue et ceux d'une chronologie courte). Cette civilisation présente un certain nombre de traits communs avec les cultures du Moyen-Orient, mais a son originalité propre. On peut l'appeler du nom général de «Civilisation Sud-Arabe», ce mot recouvrant les cultures des différents royaumes qui se sont succédés en Arabie du Sud pendant plus de 1.500 ans. (Les Yéménites emploient plus volontiers le mot de «Himarite», du nom du dernier en date des royaumes pré-islamiques).

La domestication du chameau, survenue peut-être vers le XIIème siècle avant J.C. n'était sans doute pas étrangère à cette importante migration de gens attirés par deux sources de richesses : *l'encens et la myrrhe*. Il n'est pas exagéré de dire que le myrrhe, et surtout l'encens ont joué un rôle primordial dans l'essor et le déclin des royaumes sud-arabes. La conjonction unique de conditions climatiques et géographiques faisait que ces deux arbres précieux poussaient essentiellement près des côtes de l'Arabie du Sud, en particulier au Dhofar, pour l'encens, et en Somalie.

L'encens et la myrrhe, provenant de la résine d'arbustes, étaient deux denrées extrêmement recherchées dans l'antiquité. L'un et l'autre étaient utilisés pour les embaumements et entraient dans la composition des produits de beauté et des médicaments. L'encens était utilisé à grande échelle dans les cérémonies culturelles, en Egypte et en Palestine. Les conquêtes d'Alexandre ont joué un rôle important pour sa diffusion dans le bassin méditerranéen. Pline l'Ancien rapporte que la production d'une année entière d'encens d'Arabie avait été utilisée pour le bûcher funèbre de Poppée, la femme de Néron.

Ces denrées précieuses étaient acheminées par cabotage aux ports de l'Arabie du Sud (Océlis, près du détroit de Perim, Eudaimon, ancien nom du port d'Aden, et surtout Qana' un peu plus à l'Est). Il existait ensuite deux routes principales pour les caravanes. L'une partait vers l'Arabie Pétrée et le port de Gaza en Palestine (Pline rapporte qu'il y avait 65 étapes depuis Timna°, capitale du Royaume de Qatabân,

jusqu'à Gaza). Une branche de cette route se dirigeait vers Babylone. L'autre route rejoignait directement le Golfe Persique au port de Gerrha (il fallait 40 jours aux dires de Strabon), et de là gagnait le Méditerranée par la vallée de l'Euphrate, surtout à l'époque assyrienne. Il est probable qu'il existait aussi une route maritime par la Mer Rouge jusqu'au port égyptien de Qusayr.

Les Sources Historiques.

Les sources de l'histoire de l'Arabie du Sud sont assez peu nombreuses et très disparates.

Les sources les plus anciennes que nous connaissons se trouvent dans la Bible. Le chapitre 10 du Livre de la Genèse comporte une description historico-géographique du peuplement de la terre par les fils de Noé. Cette longue nomenclature mentionne les noms de Sheba et Hazarmavet, correspondant à Saba et Hadramawt.

On peut lire au Premier Livre des Rois (Chapitre 9 et 10, avec reprise dans le Deuxième Livre des Chroniques au chapitre 8 et 9) le récit du voyage de la *Reine de Saba* (les traditions arabes lui donnent le nom de Bilqis) rendant visite au roi Salomon. On connaît avec une certaine précision les dates du règne de Salomon (environ de 970 à 930 avant J. C.) Mais la rédaction du récit est plus récente, sans doute à une époque où le Royaume de Saba était florissant. On pourrait donc facilement penser que le chroniqueur, reprenant des traditions déjà anciennes relatant des contacts de Salomon avec un royaume arabe lointain, a baptisé ce royaume de «Saba» d'un nom évocateur pour ses contemporains. Il est intéressant de noter que les empereurs d'Ethiopie également revendiquaient la Reine de Saba comme leur grande aïeule.

Des mentions bibliques diverses sont faites dans les Prophètes et les Psaumes du nom de Saba pour désigner toujours un riche empire aux confins du monde.

Déjà des sources égyptiennes très anciennes (XXème s. avant J. C., XVème avec la Reine Hatshepsut) font mention

de commerce d'encens, mais sans que l'on puisse localiser précisément avec quelle contrée.

Les inscriptions des rois Assyriens Sargon (720 avant J.C.) et Sennacherib (695 avant J.C.) citent respectivement les noms de deux souverains de Saba, Yatha^aamar et Karib'il Watar. Malheureusement ces deux monarques sont difficiles à identifier car leur noms reviennent à maintes reprises dans les dynasties sabéennes.

Peu d'inscriptions gréco-latines se réfèrent à l'Arabie Heureuse. On connaît dans l'île de Delos, en Grèce, une inscription bilingue en Grec et Minéen vers le milieu du II^e siècle avant J.C. A Ancyre (l'actuelle Ankara), en Turquie, une inscription latine relate les conquêtes d'Auguste et en particulier l'expédition d'Aelius Gallus jusqu'en Arabie du Sud, en 24 avant J.C.

En revanche, des textes grecs et latins donnent, à partir du III^e siècle avant l'ère chrétienne, d'importants renseignements sur l'Arabie du Sud. Beaucoup de documents ont été perdus, seuls sont conservés des ouvrages généraux du genre «encyclopédie». Le premier en date de ces ouvrages est celui du botaniste THEOPHRASTE D'ERESIOS (372-287 avant J.C.) qui utilise les renseignements du navigateur Anaxicrate envoyé en 323 par Alexandre reconnaître la côte d'Arabie.

Le géographe ERATOSTHENE DE CYRENE (273-192 av. J.C.) mentionne quatre royaumes en Arabie du Sud; avec leurs capitales respectives : Les Minéens (capitale Qarnaw), les Sabéens (capitale Marib) les Qatabanites (capitale Timna^a) et les Hadramavites (capitale Shabwah).

Un grammairien alexandrin, AGATHARCIDE DE CNIDE, a écrit vers 130 avant J.C. d'importants renseignements sur l'encens. Ces notes ne sont pas connues directement, mais à travers des citations faites quelques décades plus tard par Diodore de Sicile et Photius.

La «Géographie» de STRABON, Grec qui mourut vers l'an 25 de l'ère chrétienne contient une description précise de l'Arabie du Sud, utilisant en particulier les renseignements

glanés par l'expédition d'Aelius Gallus. Ainsi fait également PLINIE L'ANCIEN dans sa célèbre Histoire Naturelle (Plinie devait périr en 79 après J.C. dans l'éruption du Vésuve).

Un autre document capital est le «PERIPLE DE LA MER ERITHREENNE» compte-rendu par un marchand alexandrin d'un voyage autour de l'Arabie jusqu'en Inde. Ce «périple», connu par un seul manuscrit, est malheureusement très difficile à dater et les deux dates proposées (soit la fin du premier siècle ap. J.C. soit le début du troisième) offrent toutes deux certaines difficultés. En fait il est possible que le «Périple» soit une rédaction composite.

Mais les sources historiques les plus sûres restent assurément les inscriptions sud-arabes elles-mêmes trouvées sur le terrain. On connaît actuellement quelques milliers d'inscriptions sud-arabes, relevées depuis un peu plus d'un siècle par divers explorateurs ou savants. On ne développera pas ici l'histoire des expéditions archéologiques au Yémen. Voici simplement quelques jalons :

- 1843 Voyage du pharmacien français Joseph ARNAUD à Marib (il en ramène 56 inscriptions).
- 1869 le français Joseph HALEVY dans le Jauf (686 insc.)
- 1882-1894 quatre voyages successifs de l'autrichien E-duard GLASER (2.000 inscriptions).
- 1927 Fouilles de C. RATHJENS et H. VON WISSMANN à Huqqah au nord de Sana'a.
- 1936 Expédition au Nord de Sana'a par l'Université Fou'ad du Caire.
- 1938 Miss G. CATON THOMPSON fouille dans le Hadramawt
- 1945 L'égyptien Mohammed TAWFIQ à Ma'in.
- 1947 L'égyptien Ahmed FAKHRY à Marib et Sirwah.
- 1950-1951 Fouilles américaines à Timna^a et Marib.

Les inscriptions trouvées en Arabie du Sud s'étalent sur plus d'un millénaire. La science de l'épigraphie permet de

ETIENNE RENAUD

dater approximativement les premières inscriptions monumentales sabéennes vers le Vème siècle avant J.C. Les inscriptions minéennes commenceraient autour du 4ème, et celles de l'Hadramawt un peu plus tard. Toutes ces inscriptions sont écrites avec des caractères géométriques rappelant un peu le Grec. L'alphabet sud-arabe comporte 29 lettres. Il n'y a pas à proprement parler une langue unique, mais on a pu identifier quatre langues très voisines, présentant de nombreux traits de parenté avec l'Arabe (beaucoup de racines communes, morphologie similaire..); toutefois, il serait inexact de dire que la langue arabe est issue du Sud-Arabe. Il s'agit plutôt d'une parenté de cousinage. Ces deux rameaux font avec les langues éthiopiennes partie du groupe sud-sémitique. A ce groupe se rattachent également quelques dialectes sud-arabes parlés encore de nos jours (Socotri, Mahri...).

Tous les textes connus sont d'un caractère assez uniforme : dédicace de maisons ou de temples, ex-votos, inscriptions juridiques.. Il ne reste aucun vestige littéraire.

L'étude de ces inscriptions, jointe à celle de toutes les sources mentionnées, permet de broser un cadre assez général de l'histoire des royaumes sud-arabes, sans que toutefois on puisse trancher de façon décisive les épineux problèmes de chronologie.

On peut diviser cette histoire en trois périodes. La haute période, allant jusqu'au 1er siècle après J.C. C'est l'époque des grands royaumes sud-arabes en bordure du désert. La moyenne période s'étagerait en gros du 1er au IVème siècle, caractérisée par une crise générale du pouvoir et un transfert progressif des centres d'activité vers les hauts-plateaux. Enfin la basse période allant de la fin du IVème siècle jusqu'à l'avènement de l'Islam, période qui voit la cristallisation du pouvoir autour du Royaume de Himyar avec sa capitale Dhafar. Période également des invasions éthiopiennes et de la conquête perse.

La Haute Période (jusqu'au 1er siècle après J.C.)

Il serait bien hasardeux, dans l'état actuel des connais-

sances, de faire une véritable histoire des différents royaumes sud-arabes qui ont jalonné la route de l'encens. Ces royaumes d'ailleurs ne se sont pas succédé dans le temps comme on le croyait d'abord, mais plusieurs d'entre eux ont co-existé pendant de longues périodes.

Plutôt que de suivre le fil historique, il est donc préférable de faire une brève description des principaux royaumes, puis d'étudier de front leurs institutions, leur religion, et quelques unes de leurs caractéristiques.

Le premier en date, et celui qui devait être le plus connu, est probablement le *Royaume de Saba*, avec pour capitale Marib. Il était situé en bordure du Rub^e al-Khâli à peu près à la latitude de Sana'a. A quelques kilomètres de Marib se dressait le barrage renommé dans l'antiquité : c'était une digue de 600 mètres de long, destinée essentiellement à la régulation des eaux du wâdi Dhanah à des fins agricoles. A Marib se trouvent également les vestiges d'un grand temple ovale, *al-awwâm*, appelé *maḥram Bilqis* par la tradition arabe. Une autre ville importante du royaume de Saba était Sirwah, sur la route de Sana'a à Marib.

A peine plus récent que le Royaume de Saba est celui de *Ma'in*, couvrant la région du Jawf. Il avait pour capitale Qarnaw (tout près de l'actuelle al-Ḥazm) et l'on connaît les vestiges d'autres villes importantes, telles que Baraqish (l'ancienne Yathil) et Nashq. Les habitants de ce royaume sont recensés dans les textes classiques sous le nom de «Minéens».

Plus au Sud se trouvait le *Royaume de Qatabân*, dans la région du wâdi Bayḥân. Il avait pour capitale Timna^e, légèrement au Nord de l'actuelle Bayḥân al-Qaṣâḥ. Et nous savons fort peu de choses du Royaume de *Awsan*, plus au sud encore, entre Qatabân et la mer et qui devait être une des premières étapes de la route de l'encens. Ce royaume dût être longtemps sous l'hégémonie de Qatabân.

Enfin, sensiblement à l'Est du royaume de Qatabân, se trouvait le riche *Royaume de Ḥaḍramawt* avec pour capitale Shabwah.

Ces royaumes se trouvaient donc tous à la jointure des hauts-plateaux yéménites avec le grand désert du Rub' al-Khâli.

Après cette rapide description géographique, essayons de nous faire une idée des institutions. Nous avons affaire à des royautés de type religieux. Un personnage qui revient souvent dans les inscriptions, surtout les plus anciennes, est le *mukarrib* (en fait, comme pour tous les mots sud-arabes on ne connaît pas la vocalisation de ce nom). On traduisait volontiers par «roi-prêtre», mais peut-être la réalité est-elle plus complexe. En effet, à certaines époques c'est bien un *mukarrib* qui préside aux destinées du Royaume de Saba, mais dans les autres royaumes, comme dans la période ultérieure de Saba°, le pouvoir se trouve aux mains d'un roi (et souvent le roi est lui-même assisté d'un régent), et parallèlement à l'institution de la royauté se trouve celle des *mukarrib*, (ou peut-être pourrait-il s'agir de deux titres différents d'un même individu, en fonction du rôle qu'il a à jouer). On pourrait considérer les *Mukarribs* comme des sortes de magistrats jouant un rôle de fédérateurs de tribus, autour du culte de la divinité °Athtar. Il est incontestable que les associations de tribus avaient un certain caractère religieux : on devait procéder à une sorte de mise en commun des dieux locaux.

Une institution intéressante et encore mal connue paraît avoir été celle de l'éponymat. Les chefs de certains clans, appelés *kabîr*, exerçaient par roulement, pendant un nombre fixé d'années, certaines fonctions de magistrature ou de culte, et les actes officiels étaient souvent datés par l'année en cours de leur charge. En relation avec l'éponymat, il y avait également une sorte de conseil groupant les représentants des tribus, et qui avait compétence en matière d'impôts et d'irrigation. Ma°in semble avoir connu des institutions politiques spécialement développées. Il s'agissait d'un état marchand, avec des comptoirs en Arabie du Nord et jusque dans le bassin méditerranéen. A Qatabân, on a retrouvé sur la place du marché le code de commerce gravé sur une stèle.

On a déjà mentionné l'importance que jouaient les dieux locaux dans les alliances. Il faut maintenant parler plus directement de la *religion sud-arabe*. En fait il n'y a pas à proprement parler de religion unique, mais des collections locales de dieux.

La divinité Lune, symbolisée par un croissant, semble avoir une certaine prépondérance et on la retrouve dans les différents royaumes avec divers noms : Ilmuquh à Saba (c'est à ce dieu qu'est dédié le grand temple de Marib), Wadd à Ma°in, Sin au Hadramawt, °Amm à Qatabân. Le soleil est aussi une divinité importante, qui porte souvent le nom de Dhât Himyam, Dhât Ba°danim. °Athtar, la planète Vénus, était connu sous ce nom dans toute l'Arabie du Sud : c'est l'Astarté des Phéniciens, mais ici, elle est de sexe masculin. Ces trois divinités jouaient très certainement un rôle prépondérant, sans que toutefois on puisse parler d'une triade fondamentale bien structurée. D'ailleurs, d'une façon générale, on ne connaît pas la mythologie sud-arabe, et l'organisation du panthéon semble flottante. A côté de ces divinités, on trouve toute une poussière de petits dieux et chaque tribu a tendance à privilégier son propre dieu. Le dieu Ta°lab, de la tribu de Hamdân, a une importance particulière.

Les dieux intervenaient beaucoup dans la vie quotidienne : ils jouaient le rôle de protecteurs, comme l'indiquent beaucoup de noms propres : °Amm-se-souvient, °Amm-écoute, Wadd-rétribue... On leur offrait des sacrifices à caractère votif, ou pour obtenir une faveur (c'est le cas des offrandes pour la pluie). De nombreuses statuettes à figure humaine semblent attester l'offrande de la personne à la divinité. Les nombreux ex-voto des temples expriment des demandes, des actions de grâces, voire des confessions publiques.

Les notions de pureté rituelle semblent avoir joué une grande importance dans le culte, comme dans les autres religions sémitiques. Les pèlerinages devaient ponctuer le cycle de l'année et deux mois leur étaient consacrés. Les temples étaient les édifices publics les plus importants, comme l'at-

ETIENNE RENAUD

teste le grand temple ovale du Maḥram Bilqis de Marib, ou celui de Sirwaḥ, dédié également au dieu-lune Ilmuquh. Parmi les diverses redevances, un impôt était payé pour l'entretien du temple. Ceci nous amène à parler de l'architecture.

Dès le départ, la civilisation sud-arabe possède une maîtrise extraordinaire du travail de la pierre, et cette spécialité yéménite s'inscrit donc dans une tradition plusieurs fois millénaire. L'architecture des bâtiments publics se caractérise par une décoration de fausses fenêtres en retrait, de forme très rigide, surmontées de simili-volets d'aération également en pierre taillée. (Cette sorte de décoration où la pierre imite l'architecture du bois se retrouve dans la civilisation d'Aksum). Les chapiteaux, de forme cylindrique ou polygonale, si souvent réutilisés, par la suite dans la construction des mosquées, témoignent aussi de cette géométrie rigide. Les corniches utilisent souvent des frises de bouquets très stylisés. Plus tardivement on trouve des motifs de vignes en rinceaux, qui dénotent une influence hellénistique. Ce qui est très caractéristique est l'usage de blocs de pierre parfaitement équarris dont la frange est lisse et les panneaux centraux piquetés. Les grandes inscriptions murales en lettres géométriques participent à la décoration des façades.

Ce développement remarquable de l'architecture se retrouve dans les *travaux d'irrigation*, dont la digue de Marib est le fameux exemple. La maîtrise de l'eau est un des traits majeurs de cette civilisation. Plus qu'à stocker l'eau, les barrages étaient destinés à régulariser le cours des wādis au moment des précipitations, par un système de déversoirs et des ramifications de canaux. Certains ouvrages visaient seulement à dévier tout ou partie de certains wādis vers des zones d'irrigation. De plus, un usage extensif était fait de puits et de grandes citernes.

Les arts mineurs étaient également bien représentés. La sculpture était principalement d'inspiration religieuse : stèles, statuettes votives représentant un défunt ou le dona-

teur... La tête de taureau stylisée intervient souvent et représente probablement le dieu-lune. On a déjà signalé les frises de bouquetins. Certaines statues témoignent d'emprunts à la Grèce. D'autres, d'un style moins élaboré, sont d'inspiration autonome. Beaucoup de ces sculptures sont en albâtre ainsi que les vases et les coupes.

La *poterie* était très répandue. Chose curieuse, le tour du potier, qui fait son apparition au Proche-Orient dès le XVII^e siècle avant J.C., n'est pas connu en Arabie du Sud pré-islamique. Le technique de cuisson n'est pas très élaborée. Des motifs assez simples sont peints ou incisés sur les poteries. On a retrouvé également beaucoup de poteries importées, tant de l'Europe que de l'Orient.

La technologie du *fer* et du *bronze* était très développée, comme dans tout le Proche-Orient. Des plaques commémoratives en bronze, ainsi que des statuettes, utilisent le procédé de la cire perdue. On a retrouvé des statues très élaborées, ayant des rapports étroits avec la sculpture grecque (c'est le cas des fameux lions de Timna^e et de quelques belles pièces du Musée de Sana'a).

Les *bijoux* étaient souvent en or et utilisaient des pierres de différentes natures. Dans ce domaine, notre connaissance est encore limitée. Quant à la monnaie, elle fait son apparition dans la 2^e moitié du IV^e siècle avant J.C. Pendant plusieurs siècles, les pièces sont des imitations grecques, le plus souvent en bronze. Puis elles deviennent réellement sud-arabiques et portent le nom d'un souverain, lequel est presque toujours Amdân Bayyîn (4.000 pièces recensées sous ce nom), roi de Dû Raydân au III^e siècle après J.C., par ailleurs peu connu.

Mais cette date nous porte déjà à la seconde époque de la civilisation sud-arabe, que nous avons qualifiée de «Moyenne Période».

La Moyenne Période (du 1^{er} au 4^e siècle après J.C.).

Vers le premier siècle après J.C. on assiste à une crise générale des royaumes sud-arabes. Le royaume de Ma'in

n'existe plus : il n'est pas mentionné par l'expédition du général romain *Aelius Gallus* en 24 avant J.C. (expédition envoyée par l'empereur Auguste et qui se solda par un cuisant échec). Le royaume de Qataban s'étiola, et sa capitale Timna^c connaîtra une fin violente. Les rois de Saba perdent leur influence politique au profit des tribus locales. D'une façon générale, le centre de gravité historique de l'Arabie du Sud se transporte sur les hauts-plateaux. Les nouveaux centres politiques sont, au nord de Sana^a : Shibâm Aqyân (près de Kawkabân); Nâ'it et Hâz (de la tribu de Hamdân); Shibâm (dans les Bani Hushaysh) au sud de Sana^a; Curat (tribu de Sanhân); Maşna^c tête d'un petit royaume à l'est de Dhamâr... C'est surtout la tribu de *Himyar* avec sa capitale *Zafâr* (à 20 kms au Sud de Yarim) qui commence à affirmer son hégémonie, au point qu'elle donnera son nom à toute la civilisation sud-arabe. La chronologie de *Himyar*, retrouvée sur beaucoup d'inscriptions, commence déjà vers 115 avant J.C., mais on ne sait pas à quel événement correspond le point de départ de cette datation.

L'interaction de toutes ces dynasties est assez floue. Leurs souverains portent curieusement le titre de «roi de Saba et Dû Raydân», (le second nom est celui d'une forteresse dominant le site de *Zafâr*, nom qui proviendrait originellement d'une colline de Qatabân). Plus tard, cette titulature s'allongera encore, incluant les noms de *Ḥaḍramawt* et de *Yamabat* et des nomades des Hauts-plateaux et de la *Tihâmah*. A propos de cette titulature, notons que le terme *carab* est employé pour «nomades». C'est vers cette époque que commence le processus d'arabisation du Yémen. Même les rois d'Aksûm, royaume d'Ethiopie dont la destinée montante se dessine, portent ce titre, ce qui a fait penser à une occupation éthiopienne du Yémen assez précoce. Il ne devait s'agir en fait que d'une enclave sur la côte.

Quelles étaient les causes de cette profonde crise des royaumes sud-arabes ? Elles sont à chercher précisément dans ce qui avait fait un jour leur richesse : le commerce de l'encens. Pendant plusieurs siècles, l'encens avait été achemi-

né par caravanes à travers toute l'Arabie. Vers la fin du I^e s. av. J.C. la prépondérance romaine, et une maîtrise meilleure de la navigation font que cette voie terrestre se trouve peu à peu délaissée au profit des voies maritimes de la Mer Rouge et du Golfe Persique. Les navires s'approvisionnent directement au port de Qana' (à l'Est d'Adén), et l'Arabie du Sud perd son rôle de transit. De plus, l'encens lui-même devient une denrée moins recherchée (le développement du christianisme n'y est pas étranger).

La basse période (à partir du milieu du IV^eme siècle).

Vers la deuxième moitié du IV^eme siècle après J.C. le processus de transfert de l'activité politique vers la région des hauts-plateaux s'achève, et Marib est complètement délaissée au profit de *Zafâr*, nouvelle capitale d'un royaume unifié. A partir de cette date, on ne trouve plus d'inscription monumentale à Marib, si ce n'est celle de la restauration du barrage par le roi d'origine éthiopienne *Abraha* vers 550.

Ce transfert de capitale correspond à un abandon du paganisme au profit d'une *religion d'influence monothéiste*. Le temple de Marib, qui avait un grand rayonnement, cesse de fonctionner. On trouve à *Zafâr* des inscriptions monothéistes, à partir du règne du roi *Malkikarib*. C'est à cette époque que se situe la mission à *Zafâr* de l'évêque byzantin *Théophile l'Indien*, qui aboutit à la construction de plusieurs églises. Il semble que cette première introduction du christianisme ait rapidement fait place à un succès grandissant du judaïsme. La question religieuse était doublée d'une question politique, l'Empire Romain, par l'intermédiaire de l'Ethiopie, soutenant les chrétiens byzantins, et la Perse apportant son aide au judaïsme et à une autre secte chrétienne appelée les Nestoriens, répandue dans l'oasis de *Najrân*. A partir de cette époque, les rois himyarites reçoivent dans les sources arabes le nom, mal expliqué, de *tubba^c*.

Autour de l'année 525, se situe une page d'histoire assez connue, tant par les inscriptions que par les sources littéraires. Un roi juif est arrivé au pouvoir, du nom de *Yûsuf*

Dhû Nuwâs, qui est parvenu à s'établir sur la majorité du pays. Les Ethiopiens lancent une première expédition qui se replie, laissant des garnisons dans la région de Zafâr. Dhû Nuwâs attaque alors Zafâr, dont il brûle l'église et persécute les chrétiens. Il se retourne alors vers Najrân, où a lieu une seconde persécution sanglante, peut-être mentionnée dans la sourate 85 du Coran («Les gens de la Tranchée») et très bien connue par les sources chrétiennes (Livre des Himyarites, Lettre de Siméon, martyr d'Arethas).

Le Négus d'Ethiopie, Ellâ Aşbeha, plus connu sous le nom de Caleb, envoie alors une massive expédition punitive, qui vient à bout de Dhû Nuwâs (la légende le voit se noyant à cheval dans la mer). Les Ethiopiens mettent alors en place un roi appelé Sumyafaç, de la grande famille yéménite des Dhû Yazân, qui fournit beaucoup de généraux au VI^{ème} siècle. Ce roi est bientôt évincé par un général éthiopien, Ab-raha, qui se déclare indépendant du Négus. Cet Ab-raha est connu pour avoir restauré le barrage de Marib. Les traditions arabes lui attribuent la construction d'une église prestigieuse à Sana'a, destinée à rivaliser avec le sanctuaire de La Mecque. (Il reste encore à Sana'a une place avec un grand trou, appelée *ğurqat al-Qalîs*).

Vers l'année 570, Ab-raha fit une expédition contre La Mecque, qui se termine en déroute. Cette expédition est restée célèbre dans les annales : on raconte qu'Ab-raha était monté sur un éléphant (Coran, sourate 105). Cette «année de l'Eléphant» est précisément celle de la naissance du Prophète Mohammed.

Mais avant de s'ouvrir à la nouvelle religion de l'Islam, le Yémen devait encore connaître une page d'histoire, l'occupation perse. Pour se débarrasser du joug des Ethiopiens, les princes yéménites allèrent chercher l'aide de la Perse. Le général Wahriz fut dépêché, qui eut raison du vice-roi éthiopien Masrûq, un fils d'Ab-raha. Les Perses placèrent alors des gouverneurs. Cette occupation perse dû laisser beaucoup de champ aux princes locaux, (en particulier à la famille des Dhû Yazân), car on ne trouve aucune trace d'inscription perse

ou mentionnant les Perses, pas non plus trace de la religion mazdéenne.

C'est sous l'occupation perse que le Yémen connut l'avènement de l'Islam.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

- ALBRIGHT W. F. : *The chronology of Ancient South Arabia in the light of the first campaign of excavation in Qataban*, Bul. of the American School of Oriental Research, 119, Octobre 1950, p. 5-15.
- BEESTON A. F. L. : *A Descriptive Grammar of Epigraphic South Arabian*. Londres, Luzac 1962, 75 p.
- idem — : *Warfare in Ancient South Arabia*. Londres, Luzac 1976, 72 p.
- FAKHRY A. : *An archaeological journey to Yemen (March-May 1947)*. Le Caire, Service des Antiquités de l'Egypte, 1951-2, 3 volumes.
- JAMME A. : *Classification descriptive générale des inscriptions sud-arabes*. Suppl. à IBLA, t. XI (1948), p. 401-476.
- idem — : *La religion sud-arabe pré-islamique*. Hist. des Religions dir. M. BRILLANT et R. AIGRAIN, Paris 1956, p. 239-305.
- PIRENNE J. : *La Grèce et Saba. Une nouvelle base pour la chronologie sud-arabe*. Extr. des Mémoires prés. par les savants étrangers à l'Ac. des IBIA, t. 15, Paris 1955, 108 p.
- idem — : *Le Royaume Sud-Arabe de Qatabân et sa datation*. Louvain, Bibliothèque du MUSEON, vol 48, 1961, 248 p.
- RYCKMANS G. : *Les religions arabes pré-islamiques*. Louvain, Bibliothèque du MUSEON, vol 26, 1951, 65 p.
- RYCKMANS J. : *Le christianisme en Arabie du Sud préislamique*. Atti del convegno internazionale sul tema : L'orient cristiano nella storia della Civiltà, Accademia Nazionale dei Lincei, Roma 1964, p. 413-453.
- VAN BEEK G. W. : *The Rise and Fall of Arabia Felix*. Scientific American, vol. 221, N. 6, Déc. 1969, p. 36-58.
- VON WISSMANN H. : *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien* Sammlung Eduard GLASER III, Vienne 1964, 485 p.
- Pour une bibliographie plus détaillée, on consultera :
- MOUBARAC Y. : *Les études d'épigraphie sud-sémitique et la naissance de l'Islam*. Paris, P. Geuthner 1957, 180 p.